



Dossier pédagogique

Représentations scolaires, auditorium du conservatoire, pl St Jean, St Omer :

Le 10 mai 2016 à 10 h et 14 h / 11 mai à 9 h 30

Ce projet a débuté en 2014 par une

résidence d'artiste en Pas-de-Calais

Au Centre Culturel de l'entente cordiale / Château d'Hardelot

Financé par le **Conseil Régional du Nord Pas-de-Calais** et le **Conseil Départemental du Pas-de-Calais**

Il bénéficie du **Label Grande Guerre** dans le cadre des **Commémorations Nationales**

Blog : <http://cesinconnuschezmoi.blogspot.com>

Françoise Barret : conteuse-comédienne-auteure

Isabelle Bazin : chanteuse-accordéoniste

Mise en scène : **Jean-Louis Gonfalone**

Costumes : **Laurence Simon-Perret**

Décors : **Pierre Bourquin**

Montage vidéo : **Philippe Morin**



Partie I : Ces Inconnus chez moi

I - Présentation du projet / Le contexte de la Grande Guerre

II - Un projet né d'une lecture : le témoignage de Lucie Cousturier

III - Ils sont venus des quatre coins du monde : témoignages

IV - Chez nous, ce sont les Britanniques !

V - Les Labour Corps, le cas particulier des Chinois

VI - ...et des Noirs Sud-Africains : South Africa Native Labour Corps

VII - Les femmes dans les services de l'Armée Britannique : Waacs, Quaimns, Vad, Fany

VIII - Etaples

IX - Pour résister au désespoir : l'humour et la musique

Partie II : à St Omer et dans la Morinie

X - St Omer et la Morinie dans la Grande Guerre

Quelques textes et sources audomaroises

I -Présentation du projet / Le contexte de la Grande Guerre

Ce spectacle raconte la Grande Guerre à partir de témoignages de ceux qui l'ont vécue, venant des quatre coins du monde

Il s'agit d'une « **lecture-spectacle** » **présentée par deux artistes : une comédienne et une chanteuse-accordéoniste** qui, dans le spectacle, s'accompagne aussi d'un ukulélé, sorte de toute petite guitare à 4 cordes. La musique a une importance capitale pendant la guerre, elle permet de s'évader, de partager. Dans le spectacle on entend des **chants dans différentes langues**.

Les textes sont tous issus d'archives : lettres, témoignages, extraits de journaux. A part de petits moments qui en donnent le contexte, tous les textes sont de vraies histoires, écrites ou racontées par des gens de l'époque. Ils sont simplement retravaillés pour en concentrer la teneur, les rendre plus vivants et directs, pour mettre en valeur leur contenu le plus frappant ou significatif. **Il n'y a donc rien d'« inventé »**.

Dans le contexte terrible de la guerre, **les gens ont déployé une énergie et une force de vie extraordinaires pour traverser l'horreur**. Si les textes racontent des épisodes cruels, ils n'ont pas forcément un ton dramatique. Nous avons voulu, dans notre interprétation, garder un peu de cette légèreté toute apparente, qui permettait, dans le quotidien, de ne pas se laisser emporter par l'horreur. **L'humour** est là, moyen efficace pour prendre de la distance, surprenant parfois, mais présent dans les récits, surtout chez nos alliés **britanniques** !

A chaque fois que nous présentons le spectacle, nous tentons d'intégrer des témoignages locaux, de ce qui s'est passé concrètement là où nous jouons. Ce sera le cas pour St-Omer et la Morinie. Françoise Barret, conteuse-auteure et comédienne, passionnée d'histoire, fait ce **travail de recherche et d'écriture** à chaque fois renouvelés.

Pendant quatre années, nous commémorons celle que ses contemporains ont nommée la Grande Guerre. Elle a des échos bien singuliers avec le monde d'aujourd'hui... **Quatre années de folie et de tueries : le monde s'emballe, les gouvernements n'arrivent pas à arrêter la machine infernale de la violence** qui s'installe, les stratégies de guerre préparées par les armées n'ont pas d'efficacité face aux armes nouvelles. Il faudra quatre ans et des millions de morts pour qu'enfin un camp capitule.

L'Allemagne en sortira écrasée et humiliée, ce qui fera le terreau du nazisme...

Aujourd'hui, nous avons, nous aussi, bien du mal à penser des outils efficaces face aux menaces qui nous assaillent. Pendant la Grande Guerre, **la technique**, qui devait apporter un meilleur vivre à tous, est mise **au service de la mort totale** (lâcher de gaz à Ypres en avril 1915).

Le spectacle parle d'un aspect de la guerre qui, lui aussi, a bien des échos avec notre monde d'aujourd'hui : **la mondialisation**. Dès le début de la guerre les Empires font appel à leurs **troupes coloniales**. Pour l'Empire Britannique ce sont les Canadiens, les Australiens, les Néo-Zélandais, les Africains-du-Sud, les Terre-Neuviens, les Indiens... Pour la France ce sont les Africains de l'Ouest et du Maghreb, les Vietnamiens (Annamites), les Malgaches, Antillais, Guyanais, Réunionnais...

Des **soldats indigènes**, autochtones, font partie des troupes coloniales.

Après la terrible hécatombe de 1914, les Français et les Britanniques font de nouvelles levées de troupes et **recrutent pour travailler dans des usines**. Dans le Pas-de-Calais, à l'arrière du front, ces derniers travaillent à l'installation et l'entretien des infrastructures : constructions des camps et des tranchées, transports, manutentions en tous genres, dockers, réparations de véhicules, usines de guerre...

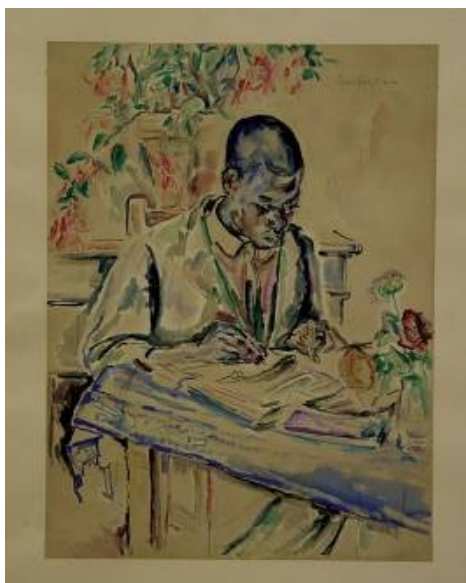
Avant la guerre, l'éducation supérieure commence à s'ouvrir aux **femmes** et les mouvements féministes demandent le droit de vote (suffragettes en Angleterre). Si au début de la guerre les gouvernements et les armées rechignent à accepter la participation des femmes à l'effort de guerre, très vite **elles se rendent indispensables**, en particulier dans les hôpitaux. Elles viendront elles aussi du Canada, d'Australie, de Nouvelle-Zélande...

Pour ce spectacle, nous sommes donc partis à la recherche de **témoignages de ces rencontres inattendues qu'ont provoquées la guerre**, regards croisés entre Européens et ces hommes et femmes venus des quatre coins du monde et qui **se rencontraient pour la première fois sur notre territoire**.

En arrière-fond de la scène sont projetées **des images d'archives qui sont intégrées à des vidéos contemporaines** des lieux où les événements se sont passés : Etaples, Hardelot, Boulogne, St-Omer et d'autres paysages... cimetières de Lens, Lorette, Vimy, Rumingham...



II - Un projet né d'une lecture : le témoignage de Lucie Cousturier



Lucie Cousturier peint l'un de ses élèves

Lucie Cousturier est une femme peintre disciple de Seurat. Au déclenchement de la Grande Guerre elle vit avec son mari et son fils au-dessus de Saint-Raphaël, près de Nice. En 1915, elle assiste à un désastre : les soldats arrachent les magnifiques oliviers et les cistres non loin de sa maison ! On se renseigne, on s'inquiète : l'armée a décidé d'installer là des immenses camps pour accueillir les tirailleurs sénégalais.

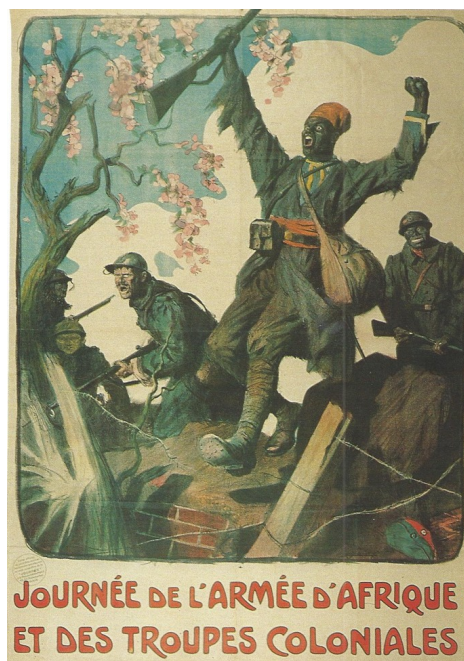
L'hiver 1914 a provoqué une hécatombe dans leurs rangs : le froid dans les tranchées a fait autant de victimes parmi eux que les combats. On sait désormais que la guerre durera. L'armée décide l'installation de ces « camps d'hivernage » autour de Nice et de Bordeaux.

Quelques semaines plus tard un officier demande à Lucie de lui louer une chambre. Lucie hésite, puis accepte un peu à contre cœur. L'officier s'installe avec son ordonnance, un simple soldat qui assure son service et son entretien. Ce dernier est un jeune Noir curieux de tout et ravi de trouver une famille : Lucie et ses proches vont très vite se lier d'amitié avec lui. Un dimanche, Lucie lui propose de l'aider à approfondir ses connaissances rudimentaires en lecture et en écriture. Le jeune homme se jette sur la proposition et quelques jours plus tard revient avec des camarades en quête de connaissances...

C'est une véritable petite école, parfois débordant sur le devant de la maison, qui s'installe chez Lucie. L'assistance est plus nombreuse durant l'hiver, mais ces camps servent aussi le reste de l'année aux convalescents. Ils ne sont jamais vides...

Après la guerre Lucie Cousturier écrit un livre unique (il n'a aucun équivalent) : « Des Inconnus chez moi », qui a inspiré le titre du spectacle. Elle y consigne ses souvenirs, y transcrit des conversations, des remarques et réflexions que font ces hommes sur notre monde qu'ils découvrent, parlant des conditions de leur engagement, de leurs espoirs, de leurs inquiétudes, de leurs déceptions... Tout au long de ce livre d'une très grande humanité, on voit le regard de Lucie et de ses proches qui évolue sur ces grands « singes qui vont violer toutes les filles du pays », comme le craignait l'une des voisines avant leur arrivée...

En effet, cette guerre aura une vertu inattendue : de faire se rencontrer des hommes et des femmes qui n'avaient jamais pu que s'entrevoir au travers de la lecture de journaux, des récits de voyageurs, ou par le prisme déformant des expositions universelles, véritables parcs d'attractions qui attiraient les foules accentuaient les stéréotypes. Quant à ceux que l'on appelait alors « coloniaux » ou « indigènes » (sujets de l'Empire soumis au code de l'indigénat), seuls avaient pu voyager en Europe quelques privilégiés, rares élites de familles dirigeantes porteuses d'autorisations spéciales.



Affiche de propagande française

Extraits du spectacle (Lucie Cousturier raconte)

Depuis son retour du front j'ai donné à Danba Dia des notions de sciences naturelles, histoire, géographie, arithmétique. Il apprend tout très vite. Quand je lui demande : « Que veux-tu apprendre aujourd'hui ? »

Il me répond : « C'est pas la peine de demander, tout ce que je sais pas, je veux connaître. »
Jamais il n'aurait manqué sa leçon sauf contrainte de l'armée. Aussi quand il commence à s'absenter, je suppose que ce sentimental garçon de 20 ans à une amie.

(...) Quand quelques jours plus tard, il m'en parle, je le remercie de sa confiance.

Danba Dia enferme alors son visage dans ses mains, comme s'il allait se mettre à pleurer : « Pas beaucoup de Français qui regarde Sénégalais comme vous ! L'autre jour ma petite amie est venue me chercher au camp. Oh ! Tout ce qu'ils m'ont dit les gradés européens ! Ils m'ont crié. Oh la la la ! C'est trop tout ça ! »

« Mais Danba Dia, comment tout cela est arrivé ? »

« Je ne sais pas, nous n'avons jamais parlé de rien avec elle, ni de marier, ni de l'année prochaine, ni l'argent, rien du tout. La première fois, c'est pour acheter des pistaches, elle tient une « lépicerie ». Les premiers jours je rentrais pas même dans le magasin. Elle m'a demandé comment c'est que je parle pas comme les autres tirailleurs qui disent toujours « Y a bon », « Y a pas bon »... Elle m'a fait raconter toutes les choses de la guerre, et du Sénégal.

(...) Une fois j'ai raconté le rêve que j'avais fait, qu'elle était venue tout près de mon lit. Elle m'a demandé: « C'est auprès de toi, comme maintenant, que je suis venue dans ton rêve ? »

Moi j'ai pas répondu, je regardais comment c'est qu'elle était assise sur les caisses. Quand elle m'a vu que je regardais, elle pouvait plus arrêter de rire et puis elle est tombée sur moi pour m'embrasser. Alors je l'ai embrassée la même chose. Nous avons été bien heureux après ce jour là.

Mais c'est pas longtemps, en France, qu'un Sénégalais il peut rester content dans son cœur. »

Quelques jours plus tard mon Danba Dia arrive, tout silencieux, j'ai tout de suite compris.

Il m'a laissé mettre sa tasse de chocolat à côté de lui, comme un grand blessé, je l'ai laissé souffrir.

Ne la voyant plus au magasin, il a été frapper à la porte de la maison à Saint-Raphaël, plusieurs fois, jusqu'au jour où on lui annonce qu'elle est partie à Nice et qu'on la mariée à un adjudant européen.

(...)

Fôdé n'est pas un élève très appliqué. Souvent il rêvasse et somnole pendant les leçons. Aussi quand avant de partir au front il me remet un petit carnet en me priant d'y écrire les mots de mon choix

« Pour lire tout le temps au camp pendant les repos ! »

Je décide de lui jouer une petite farce. Je dispose sur les feuilles au format réduit, vingt verbes avec leurs multiples déclinaisons. Mais je suis prise à mon propre piège :

Voilà mon Fodé émerveillé ! En un jour, il prend l'entrain des écoliers les plus espiègles. Il tire de sa poche son carnet de verbes et se livre devant ses camarades au jeu des conjugaisons. Ce que je prenais pour un pensum va faire la réputation de ma petite école. Chaque jour se présentent de nouveaux élèves qui me demandent des verbes, rien que des verbes ! Mektar Saar, Samba Panda, Amoudou Lo, Aka, Omar Adama, Baynick Diop ! Je réalise pour la première fois l'aspect le plus cruel de l'enseignement du français à ces coloniaux, intoxiqués par l'espéranto militaire.

La brochure officielle : « Le français tel que le parlent nos tirailleurs sénégalais », fait connaître aux officiers de l'armée coloniale leurs devoirs relatifs à l'instruction des recrues noires. La brochure enjoint à la pure suppression des verbes suivants : être, avoir, aimer, vouloir, pouvoir, voir, devoir, savoir... etc. et leur remplacement systématique par les expressions : y a, y a gagné, y a bon, y a content, y a moyen, y a besoin, y a donné coup-de-la-main... Sont supprimés le genre, le nombre, lequel s'exprime par des chiffres ajoutés.

Le résultat est celui-ci : la phrase « Je pioche fort » se dira en langage colonial :

« Moi y a faire manière outil la pioche avec mon la main deux trope trope » (...)

III - Ils sont venus des quatre coins du monde : témoignages

De la lecture du livre de Lucie Cousturier, l'idée du spectacle est née : il s'agissait de partir en quête de témoignages de ces rencontres, de ces regards croisés, en tentant au maximum de s'éloigner du front, même si le sifflement des obus en reste le contre-point constant et terrifiant. Mais comment trouver de tels témoignages ?

Si l'on croule sous les lettres et les témoignages de poilus, aussi émouvants et poignants soient-ils, qu'en est-il de la parole de ces hommes venus des quatre coins du monde ?

Malgré les obstacles (l'analphabétisme de peuples ne pratiquant pas traditionnellement l'écriture, la langue, la censure, la dispersion des sources), des témoignages et des lettres existent. En voici quelques-uns : **extraits donnés dans le spectacle.**



Recrues de File Hills en Saskatchewan en compagnie d'aînés. (Bibliothèque et Archives Canada)

Témoignage de Mike Montain Horse, Blood du Canada

« 1917, je me rends dans un endroit dégagé au milieu des bois afin de prier en compagnie d'autres Bloods, de la même tribu que moi. Nous faisons une offrande à l'esprit du soleil afin que celui-ci nous protège pendant les combats à venir. Strangling Wolf, Loup-qui-étrangle, un autre membre de mon bataillon se plante une aiguille près du genou, et découpe un bout de sa peau à l'aide d'un couteau. Il tend les lambeaux vers le soleil et prie : « Aide-moi, soleil, à survivre à cette terrible guerre afin que je puisse revenir vers les miens. Je te le demande en t'offrant mon corps en guise de nourriture. »

Strangling Wolf enterre ensuite son offrande. Il a survécu à la guerre et a pu rejoindre sa réserve.

Quant à Mike Mountain

Horse, Cheval-des-montagnes, qui a raconté son histoire, selon la tradition des Indiens des Grandes Plaines, il a fait dessiner ses souvenirs de guerre sur une peau de vache. C'est Ambrose Two Chiefs, Deux-têtes, qui l'a réalisée. »



Le Caporal Bâ, Annamite

Lettres à sa famille

« Je vous écris ces quelques caractères afin que tous, à la case, sachiez que je me porte bien. On nous a mis dans le bateau à feu, à Ma-Say (Marseille) - tout le bataillon et les voitures s'en sont allés vers le Nord à travers le pays Pha-Lang-Sa (France) qui est une terre fertile, mais rien qu'en rizières sèches. Ce fut ainsi durant trois jours et quatre nuits. Depuis, notre bataillon est dans un camp militaire, près d'un hameau dont il est interdit de dire le nom. Nous logeons dans des cases en bois. Nous travaillons à réparer les routes, casser des pierres, transporter des gros boulets pleins de poudre, de balles, d'air empoisonné.

Hier, il a plu de la rosée blanche. Quand on en prend un peu dans la main, elle fond comme le sel dans l'eau. Il fait très froid, et l'eau des rivières, des ruisseaux, des puits est devenue pareille à de la pierre. En

Carte postale, clairon annamite, fond privé

France les arbres n'ont pas de feuilles. »



Indiens à St-Omer (British Library)

Paul Raoul, enfant de St-Floris évoque Sahab Din, soldat indien

« Sahab Din est tout de suite devenu mon ami.

Il cuisine, dresse la table, sert en silence les officiers, dessert la table, lave la vaisselle, et trouve le temps d'aider ma mère aux tâches ménagères.

Un officier appelle depuis la salle à manger: « Sahab Din! », « Yes sir ! » répond Sahab Din, sans claquement de talons, toujours en chaussons pour ne pas salir.

Un jour, ma mère, rentrant de sa classe, trouve alignées sur la table de la cuisine six pièces de deux sous, et Sahab Din explique :

« Moi cassé verre à Madame ! Moi avant, cassé verre à

Mademoiselle Luce à Lesetrem en Pas-de-Calais, et moi payé douze sous ! »

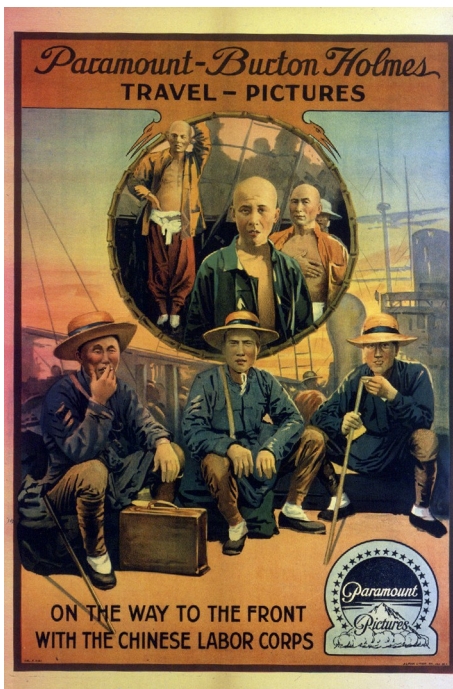
Ma mère a refusé bien sûr les douze sous ! Et Sahab Din nous est devenu encore plus cher.

Toute la douceur de l'Inde est en lui. Il a de la culture ! Arrivé en France depuis le mois d'octobre, il peut se faire comprendre. Il écrit en hindoustani et me fait découvrir ces mystérieux caractères qui courent de droite à gauche sur le papier. Il reçoit un journal de l'Inde, imprimé dans sa langue, il commente :

« Le journal dire grand incendie à Calcutta. Un tigre faire beaucoup peur au village. »

« Et de la guerre Sahab Din, que dit-on ? »

« ... Le journal pas parler la guerre. »



Affiche d'un film anglais sur Chinese Labour Corps. (Photo: Paramount Pictures)

M Sun Gang, professeur en Chine, s'engage dans un Labour Corps. Il travaille à Hazebruck.

« Je suis venu en Europe pour observer les coutumes et comprendre les méthodes d'éducation. En tant que simple ouvrier, j'ai du temps, j'apprends l'anglais et j'obtiens l'autorisation de visiter les écoles.

Dans l'équipe des travailleurs, il y n'a qu'une dizaine de contremaîtres anglais qui commandent à une centaine de travailleurs chinois. Je peux constater le niveau d'éducation chinois : l'autre jour un ouvrier me demande :

- Monsieur Sun, s'il vous plaît, pourriez vous écrire une lettre pour ma famille ? Je vais vous payer, 20 jours de salaire.

M Sun : Garde ton argent. Tu viens de quelle province ?

L'ouvrier : Je ne sais pas.

M Sun : Si tu ne sais pas où tu habites, je ne peux pas écrire !

L'ouvrier : Je vous supplie, vous écrivez pour les autres ! Vous pouvez m'aider.

M Sun : Qu'est-ce que tu faisais chez toi ?

L'ouvrier : Je cultivais les champs.

M Sun : Tu es déjà allé au marché ? Quel est le nom de ta ville ?

L'ouvrier : Je n'ai jamais en ville. A la campagne, on a ce qu'il faut.

M Sun : Renseigne-toi, auprès de tes amis, et après, je t'aiderai !

Nous ne sommes que 5 ou 6 à savoir écrire, chez les anglais il n'y a personne qui ne le sache !

J'ai visité une école primaire : les enfants français sont gros et blancs et pendant le cours, aucun élève n'est distrait, ils se disputent pour être le premier à répondre aux questions, être le premier en classe.

Pendant mes années d'enseignement en Chine, je n'ai jamais vu les élèves faire autant d'efforts.

J'aurais aimé discuter avec les professeurs, mais malheureusement je ne sais pas le français, juste un peu d'anglais en m'aidant de gestes. »

IV - Chez nous, ce sont les Britanniques !

Dès que le front se stabilise, les Etats Majors français et britanniques vont le partager en deux. De la Belgique à Arras : les Britanniques, d'Arras à la Suisse : les Français. Le littoral du Pas-de Calais va devenir une immense base arrière, vivant une occupation volontaire. L'administration française (mairie, police, préfecture...) collabore avec l'armée Britannique pour établir au mieux l'installation des troupes, les cantonnements de soldats, des Etats Majors, des Labour Corps (travailleurs étrangers et coloniaux), les innombrables hôpitaux, usines, dépôts d'armements, camps d'entraînement, aérodromes, transports, ravitaillement...

Chacun doit accueillir un aspect de cette incroyable logistique. Chaque ville, village, a sa propre fonction et donc sa propre histoire dans la Grande Guerre. Si les Etats Majors et les officiers logent dans les belles demeures réquisitionnées ou chez l'habitant, les simples soldats, les infirmières, les Labour Corps, sont logés sous tente, dans les baraquements en bois ou en métal ou des granges réquisitionnées.



Débarquement des Ecossais / Bassin Loubet / Boulogne-sur-Mer 1914 (AM Boulogne-sur-Mer)

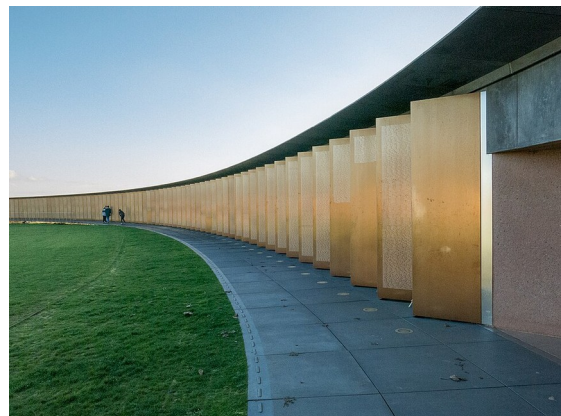


GI French et M H Asquith, 1er ministre britannique au GHQ rue Carnot St Omer (Fond BDIC)



Fidjiens engagés dans un Labour Corps : avant leur départ, devant l'arbre sacré. Certains sont enterrés au cimetière de Blériot. (Canada Nanaimo Community Archives)

De toute cette infernale machinerie de guerre il ne reste aucune trace dans le paysage, à part ces innombrables tombes dans les cimetières qui s'égrènent de ville en ville. Les autres traces sont dans les archives et les mémoires...



Sur l'anneau de la mémoire, sur la colline de Notre-Dame-de-Lorette, la liste des noms de 579 606 tués sur les 90 kilomètres de front du Nord-Pas-de-Calais entre 1914 et 1918, représentant 40 nationalités. Ils sont gravés par ordre alphabétique.
<http://www.tourisme-lenslievin.fr/thematiques/lescheminsdememoire.aspx>

V – Les labour Corps, le cas particulier des Chinois

Au début de la guerre, la Chine est politiquement faible. Anglais, Français, Allemands se sont installés dans les ports en accord avec le gouvernement, c'est ce qu'on appelle les « concessions ». Les Japonais, leurs ennemis ancestraux, entrent en guerre uniquement pour prendre aux Allemands leurs concessions, ce qu'ils font. Face à la crainte de les voir continuer une invasion, les Chinois acceptent que les Français et les Anglais engagent respectivement 40 000 et 100 000 ouvriers qui viendront travailler en France. Pour les paysans pauvres, la proposition est attirante, mais leurs conditions de travail seront extrêmement dures.

Pour aller plus loin :

http://www.lemonde.fr/culture/article/2014/07/30/14-18-noyelles-n-oublie-pas-ses-coolies_4455806_3246.html

<http://multimedia.scmp.com/ww1-china/>

La présence des cimetières chinois de St-Etienne-au-Mont à côté de Boulogne et celui de Ruminghem à côté d'Audruicq est liée à la présence de deux camps importants.

Depuis celui de Samer, les Chinois sont affectés par exemple au port de Boulogne, au dépôt de munitions de Camiers, au camp d'Étaples, à la fabrication de filets de camouflage à Wimereux...

A Audruicq, 2000 chinois travaillent dans l'immense camp de munitions de 5 km de long appelé Zeninghem, entre St-Pierre-Brouck et Houlque. Des péniches de mer remontent le canal et peuvent faire demi-tour à l'embranchement des deux canaux. D'autres remontent jusqu'à Arques pour le ravitaillement du secteur de St-Omer, où l'on charge aussi les blessés dans des bateaux-hôpitaux.

A St-Omer, les ouvriers chinois sont affectés à toutes sortes de tâches suivant les besoins : taille de bois, réparation des voitures, chargement et déchargement, blanchisserie...



Chinois dockers au port de Boulogne et à la réparation des ambulances à St-Omer, ici avec une FANY (Photos IWM)



Plaque de verre trouvée par M Empisse dans le grenier de sa tante à Audruicq (Dépôt Coupole d'Helfaut) :

« Sans doute faisait-elle un petit commerce, les Chinois envoyaient les photos à leurs familles. C'était de bons travailleurs, pour la plupart des paysans illettrés venant de la région de Canton. Ils avaient leurs baraquements rue Hocquevelt près de Zutkerque. Pendant leurs heures de liberté on les voyait se promener avec des cages à oiseaux, des paniers en équilibre sur des bouts de bois portés à l'épaule. Au nouvel an chinois c'était la fête avec des défilés de dragons sous le regard étonné des villageois de nos campagnes. Dès que les Chinois avaient gagné quelques sous, ils achetaient des vêtements et comme ils n'avaient rien pour entreposer leurs affaires, ils les empilaient les uns sur les autres et les portaient tout le temps. Ils mettaient deux- trois chapeaux sur la tête. C'était pour eux un signe extérieur de richesse. »

VI - ...et des Noirs Sud-Africains : South Africa Native Labour Corps :

Que ce soit pour enrôler de nouvelles troupes ou des travailleurs, la pression des Empires s'est faite de plus en plus pressante et autoritaire sur leurs colonies au fur et à mesure que la guerre se fait dévoreuse de vies. Les Labour Corps, sections de travailleurs de l'armée Britannique sont constitués.

Les autochtones, qui n'avaient pas les mêmes droits que les Européens Blancs colonisateurs, ont espéré que leur engagement leur apporterait reconnaissance et droits. Des promesses ont été faites par les gouvernements qui seront pour la plupart non tenues.

L'Afrique du Sud appliquait la ségrégation entre les Noirs et les Blancs. Les autorités ont beaucoup résisté à envoyer en France des Noirs comme travailleurs, et n'ont accepté qu'à la condition que ces derniers n'aient aucun contact avec des blancs en dehors des officiers militaires qui en auraient la garde.

Encouragés par les chefs fondateurs de l'ANC - l'African National Congress - et des pasteurs Noirs, 25 000 sud-africains se sont engagés dans le South Africa Native Labour Corps. Ils eurent en France le même traitement que les prisonniers de guerre. 1500 furent installés à Dannes (entre Boulogne et Etaples).

Demande de l'armée Sud Africaine à l'armée Britannique :

« Les camps de travailleurs Noirs doivent être entourés d'une palissade ou d'un mur infranchissable et toutes les ouvertures doivent être gardées. Les clôtures doivent mesurer au moins six pieds de haut, bardées de fil de fer pour empêcher les Noirs de les escalader. Les Africains n'ont pas l'autorisation de sortir du camp, sinon accompagnés par les officiers Sud Africains ou à défaut Européens. Il est interdit de faire entrer ou de servir vin, bière, de faire entrer les Noirs dans le moindre estaminet où l'alcool serait en vente, ni d'entrer dans le moindre magasin sans escorte européenne. Les Kaffirs ne sont pas autorisés à entrer dans le moindre lieu de divertissement européen. Interdiction de contact avec les femmes blanches. Interdiction de se déplacer sans laissez-passer. »

« Kaffirs » ou « Cafres » est un terme venant de l'arabe désignant les non-croyants. Aujourd'hui, utiliser ce terme en Afrique-du-Sud est considéré comme une très violente insulte raciale et peut conduire devant les tribunaux.



*Zulu war dance / Sport Day / Dannes 24 juin 17
et photos dans le camp
(IWM Q2888 / Q4877 / Q4878)*



VII – Les femmes dans les services de l'Armée Britannique : Waacs, Quaimns, Vad, Fany

Concernant l'intégration des femmes dans l'armée, les Britanniques sont en avance sur les Français. Du côté Français, un nombre très limité de femmes auront un statut d'infirmières militaires pendant la durée de la guerre, statut qu'elles perdront dès la démobilisation, revenant à l'état civil. Les femmes sont intégrées dans la British Expeditionary Force (B.E.F.) avec un statut militaire, employées dans les services de l'arrière : bureaux, communications, cuisine, cantines, services ménagers (WACC / Women's Army Auxiliary Corps) que le français surnomment les Kaki-Girls à cause de leur uniforme). Les infirmières Canadiennes ont même le grade de lieutenant.

Un très grand nombre est employé dans les hôpitaux. Ce sont les infirmières, les « sisters » (QUAIMNS / Queen Alexandra's Imperial Military Nursing Service) et les VAD (Voluntary Aid Detachment, personnel médical bénévole formé par la Croix Rouge). Chaque Hôpital a sa « matrone », responsable des infirmières. L'importance de ces femmes est capitale : les médecins sont surchargés (jusqu'à 40 opérations par jour), au-delà de leurs compétences professionnelles, elles apportent chaleur et humanité à ces hommes épuisés, parfois découragés. Elles se sont engagées en même temps que leurs frères, amis, fiancés, elles voient défilé sous leurs yeux le cortège monstrueux des effets de cette boucherie interminable.

Un corps particulier s'installe à Calais et elles sont à St-Omer à partir de janvier 18 : les FANY (First Aid Nursing Yeomanry). Il s'agit d'une association de femmes cavalières qui se mettent au service de l'armée pour chercher les blessés au plus près du front. Dès le début de la guerre elles acquièrent des voitures et deviennent ambulancières sur le front Belge. Reconnaisant l'efficacité de leur travail, la B.E.F. accepte leurs services. Ce sont souvent des femmes très engagées dans le mouvement des suffragettes.

Se dépensant sans compter, toutes ces femmes épuisent leurs forces, et dans leurs moments de répit, écrivent à leurs familles ou dans leurs journaux intimes. Dès qu'elles ont une journée de congé, elles s'échappent dans de grandes virées à pied ou à vélo, les villages avoisinants, dans les dunes, baignades en mer, journées « Paris-Plaging » pour celles qui sont près de côtes. L'une d'elles, Vera Brittain, VAD au camp d'Etaples deviendra une auteure célèbre. Son livre, Testament of Youth, bestseller en Angleterre depuis sa parution, vient d'être adapté au cinéma, sorti en France sous le titre : Mémoires de Jeunesse.



Hopital Néo-Zélandais à Wisque, portail sculpté par un patient Maori (Archive Nationales Néo-Zélandaises)



Vera Brittain (McMaster University, Mills Memorial Library, The William Ready Division of Archives and Research Collections)

Certains témoignages sont publiés, mais une ressource importante aujourd'hui sont les sites internet qui tentent de reconstituer les parcours et publient des sources inaccessibles autrement :

<http://throughtheselines.com.au/research>

<http://www.scarletfinders.co.uk/>

<http://www.bac-lac.gc.ca/fra/decouvrez/patrimoine-militaire/premiere-guerre-mondiale/infirmieres-militaires-canadiennes/Pages/anges-blanc-front.aspx>

http://www.fany.org.uk/public/FANY_WW1_Overview_Pdf.pdf

Elles racontent (extraits du spectacle)

« Je suis arrivée à Boulogne, et je suis affectée à Étaples. Le prochain train ne part que demain et je passe la matinée à l'église anglicane qui commémore le troisième anniversaire de la guerre. Le chapelain général des forces Armées Britanniques, l'évêque de Pretoria, prêche :

« Délivre-nous seigneur de nos offenses, Dieu de Bonté qui a versé ton ... »

Je n'écoute qu'à moitié...

« Ne garde pas ta colère contre nous pour toujours... »

« La colère des dieux n'est pas éternelle... »

C'est une phrase de l'Illiade ! Et me voilà replongée dans les soirées passées en compagnie des classiques, ces terribles batailles sous les murs de Troie ! Comme nous admirions alors ces splendides guerriers, discutant des caprices irresponsables des dieux inopportuns, qui nous délivreraient de la barbarie dont nous serions les seuls responsables et dont nous seuls pourrions nous délivrer dans cette « civilisation chancelante »...

Septembre 1916 :

Me voilà à Étaples, affectée au secteur des prisonniers Allemands : un Prussien, blessé grave, qui doit être bientôt transféré en Angleterre tend sa main émaciée vers moi alors qu'on le pose sur une civière :

« Thank you, Sister ». Après un moment d'hésitation je prends ses doigts pâles dans les miens en pensant combien cela serait ridicule de tenir amicalement la main de celui qu'Édouard, mon frère, a tenté de tuer de son mieux deux semaines plus tôt....

Le monde est fou et nous en sommes tous des victimes. Ces garçons brisés qui paient pour une situation qu'aucun d'eux n'a désirée, ni fait la moindre chose pour qu'elle advienne !

Presque tous les prisonniers appréhendent la mort avec un flegme stoïque. Un jeune condamné de vingt ans, beau comme un jeune Hyacinthe m'appelle un soir en murmurant entre ses lèvres avec une douceur, une courtoisie... pour savoir combien de temps il lui reste avant de mourir. Ce ne fut pas long, il part l'après-midi suivante, emporté par une hémorragie foudroyante.

D'après « Testament of Youth » Vera Brittain

Lundi 16 novembre 1914

Ma chère maman. Il neige. Je suis au milieu de nos treize réfugiés. De petites hardes... Des souvenirs... Une robe de première communion... Des fleurs de mariage, que sais-je, le tout couvert de larmes.

Nos matelas sont dans la cave de peur des obus.

Tous les réfugiés se pelotonnent là ensemble. Je me fâche, mais quand je regarde l'enfant que cette jeune fille vient de mettre au monde chez nous, ma colère tombe... Le nouveau-né est enroulé dans ton précieux couvre-lit... Pauvre maman, tu y tenais tant... Que sont nos soins jaloux, notre orgueil de parer nos demeures devant ceci ?

Je dois te dire... j'ai donné beaucoup de choses...

Tu ne m'en voudras pas ? Je voudrais que tu rentres ici mais je crains que ce ne soit trop vite... Ce soir j'ai terriblement froid, les volets sont éventrés, Maman...

Tu souffriras en lisant cette lettre... Alors ?

Alors je ne l'enverrai pas, je la glisse dans mes notes de guerre.

J'envoie une carte anodine que tu liras à Dieppe et que tu tendras à ta sœur en disant : « Toujours la même ! Elle prend cela pour une villégiature ! »

D'après le journal de Jane de Launay « Infirmières de guerre » (infirmière Belge)

DU CHAMP DE BATAILLE A L'HOPITAL

COMMENT LES BLESSÉS ANGLAIS
SONT RAMENÉS DANS LA MÉTROPOLE



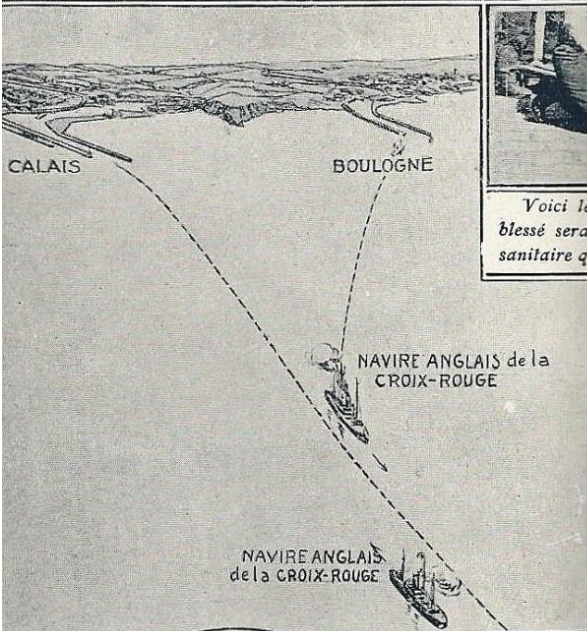
L'auto de la Croix-Rouge reste à proximité du champ de bataille. Après le combat, les blessés sont relevés par les brancardiers du corps médical et transportés de la ligne de feu vers l'ambulance



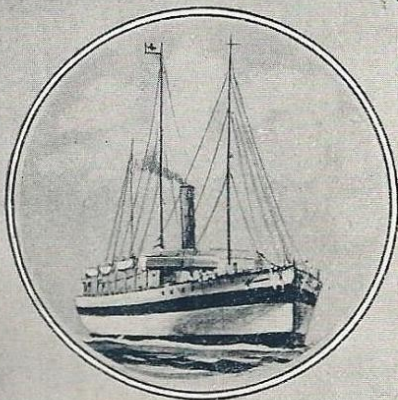
Voici le brancard sur lequel le blessé sera mené jusqu'au véhicule sanitaire qui l'attend non loin de là.



Cet omnibus automobile emporte les blessés vers le premier stade du voyage : la ville française de base



Les voitures attelées sont encore en usage pour les convois de blessés du front à la base. — Mais, au dire des blessés eux-mêmes, rien ne saurait égaler les souples et rapides autos



À bord du navire-hôpital, de infirmiers, dans les cabines ou sur le pont, veillent sur les soldats blessés...



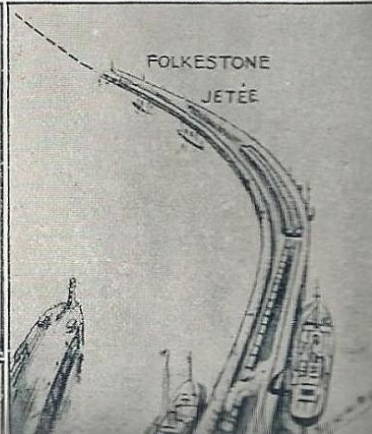
... à moins que ceux-ci, plus superficiellement atteints, ne s'offrent la distraction d'une partie de cartes.



Ce ne sont pas là ce que l'on appelle des « grands blessés ». Bientôt convalescents, on les verra retourner à la bataille.



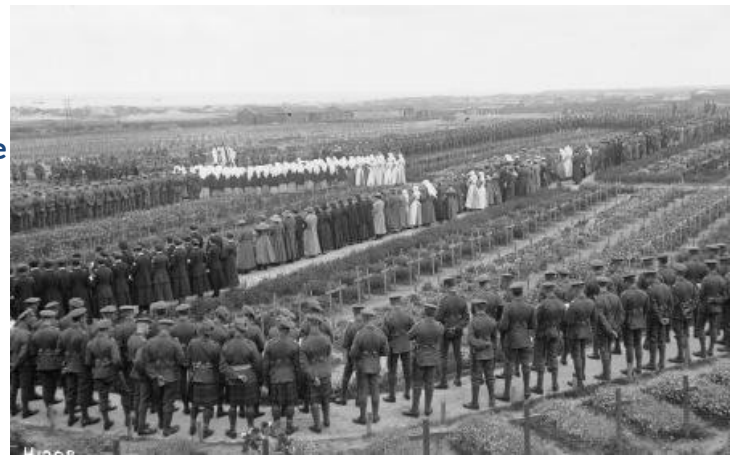
À l'hôpital, un blessé plus qu'à demi guéri fait au camarade aîné la lecture des dernières nouvelles de la campagne.



VIII - Etaples : incontournable pour les soldats britanniques

Si le GHQ (General Headquarters), quartier général de l'armée Britannique, dirigé par le GI French puis le GI Haig s'installe à St-Omer puis à Montreuil, les Anglais vont choisir Etaples pour installer un gigantesque camp d'entraînement et de nombreux hôpitaux. La zone est retenue pour plusieurs raisons : ses liaisons ferroviaires qui vont être fortement renforcées et complétées, la disponibilité d'espaces dunaires qui ne sont pas affectés à la culture, sa proximité du port de Boulogne. Après avoir suivi leur instruction militaire en Angleterre ou en Egypte (pour les Australiens et les Néo-Zélandais (ANZAC) et les Africains-du-Sud), les soldats arrivent à Boulogne, font le voyage en train (et parfois à pied !) jusqu'au camp aménagé au Nord et à Est de la ville. Ils reçoivent là un entraînement intensif de 15 jours qui est un véritable enfer. La rigueur de la discipline appliquée dans le camp n'a d'égale que la violence arbitraire de l'entraînement, qui se pratique sur un espace dunaire surnommé rapidement le « Bull Ring » (l'arène). Les Red Caps (police militaire à la casquette rouge) et les Canaris (instructeurs reconnaissables à leurs brassards jaunes) sont haïs. L'interdiction pour les simples soldats de parler aux femmes du camp est vécue comme une humiliation. Les soldats savent ce qui les attend : le front, et quand ils reviennent à Etaples, c'est sur un brancard pour être soignés dans les hôpitaux... De là ils sont évacués en Angleterre ou renvoyés au front, à moins qu'ils n'aillent rejoindre leurs compagnons dans le cimetière entretenu par les femmes, où s'alignent très vite un nombre effroyable de croix. L'ambiance dans le camp est si mauvaise que certains convalescents camouflent leurs blessures pour repartir plus vite au front. Dans cette ambiance délétère, les tensions montent entre soldats parfois saouls. Les Australiens et les Néo-Zélandais (surnommés les Bad-Boys), aussi indisciplinés que rudes au combat, n'ont comme officiers que des soldats sortis de leurs rangs, alors qu'un jeune diplômé anglais est d'emblée nommé officier et se voit attribuer une ordonnance (un simple soldat, un « private », à son service)... Certains conflits se règlent sur rendez-vous à coups de poings sur un ring prévu à cet effet ! Mais la tension explosera en septembre 1917 dans la fameuse mutinerie d'Etaples dont on ne sait pas tout : les archives militaires seront ouvertes en 2017... Ce que l'on sait, c'est que les mutins furent envoyés en première ligne en octobre à la terrible bataille de Passchendaele.

Il se raconte aussi que des déserteurs se cachaient dans la région, vivant de rapine et de maraudages dans les fermes, formant parfois de petites bandes... les dunes ont gardé leurs secrets.



Tous les soldats de la BEF transitent par le camp d'Etaples qui accueille jusqu'à 100 000 personnes dont 20 hôpitaux et 40 casernes. A droite : 4 août 2018, 4 ème anniversaire de la guerre dans le cimetière d'Etaples (Archives Nationales Néo-Zélandaises)

Ils-elles racontent (extraits du spectacle) :

Le camp d'Étaples :

« L'année dernière à cette heure, minuit, j'étais éveillé dans une tente venteuse au milieu d'un immense et immonde campement. Cela ne semblait être ni la France, ni l'Angleterre, mais une sorte d'enclos où les bêtes sont parquées avant le désastre. Je pensais cette nuit-là...

Enfin penser... je suis incapable de penser maintenant... ma pensée reste en suspens, une sorte d'ellipse... Mais je « pensais » à cette très étrange expression des visages au camp : incompréhensible, personne n'a jamais vu ça dans aucune bataille, mais juste à Étaples. Ce n'est pas du désespoir, plus terrible que la terreur, une sorte d'absence, d'expression aveuglée, comme...

Just like a dead rabbit. Un lapin mort »

C'est ce qu'écrivait le grand poète Anglais Wilfried Owen, dans une lettre à sa mère en 1918.

La mutinerie d'Étaples :

Marguerite (petite fille) : Eugénie parle bas, mais j'ai tout entendu. C'est les Néo-Zélandais qui ont commencé. Sur la voie ferrée, en contrebas, ils ont jeté par-dessus le pont des canons, du gros matériel pour bloquer les trains qui emmènent les troupes vers le front. Plusieurs milliers se ruent dans la ville. Normalement, seuls les officiers ont le droit d'y aller. Les mutins s'acharnent brutalement sur les « Reds Caps » et les « Canaris » qu'ils détestent. Ils violent et se saoulent.

Vera (Vera Brittain) : Six longues semaines de travail, sans même une demi-journée de repos. La raison ? Une sorte d'« interruption » quelque peu douteuse de la Grande Guerre « Sainte » !

Parenthèse effacée sous le voile de l'oubli, et dont il est interdit de faire mention dans nos lettres, et que naturellement l'Histoire Officielle et ses auteurs patriotiques ont omis de mentionner.

Marguerite : Un marin pêcheur harponne dans le dos, comme un requin, un mutin qu'il surprend en train de violer sa fille ! Sur la place un officier est jeté au bas de sa selle et égorgé d'une oreille à l'autre.

La conteuse (Vera Brittain) : La mutinerie aurait commencé à cause d'un Jock, un écossais qui s'est battu contre un « Red Cap », un policier militaire, qui l'aurait empêché d'entraîner une fille dans un café interdit. Les soldats ont interdiction absolue de parler aux femmes du camp. Les officiers, et les Red Caps eux ne s'en privent pas...

Des coups de feu partent et c'est rapidement la mêlée : Écossais, Australiens, Neo-Zélandais, Irlandais, Canadiens... Qui se bat contre qui ? Ce qui est sûr c'est que début septembre à Étaples c'est l'émeute. La rumeur raconte que certains officiers renoncent à contrôler le camp, et qu'un jeune officier se tire une balle sur le Bull Ring.

(...)

Marguerite : Je n'oublierai jamais la crainte que j'ai eue en voyant arriver dans notre cour un escadron de ces lanciers hindous coiffés d'un turban Kaki. Leurs yeux de braise, leurs barbes noires, leurs longues lances rampantes ancrées dans les étriers et retenues au coude par une dragonne en cuir, me causèrent un véritable effroi. Ils étaient chargés de ratisser la région pour retrouver les derniers mutins, envoyés en première ligne sur le front de la terrible bataille de Passchendaele.

Vera Brittain : Heureusement la mutinerie n'a pas interrompu l'arrivée des lettres par lesquelles j'apprends qu'a commencé en Belgique la bataille de Passchendaele, et que mon frère Édouard y combat. Deux ans auparavant, au cours de la bataille de Loos, Roland, mon cher amour, décrivait les préparatifs de ce premier grand massacre qui lui a coûté la vie dans les mêmes termes. Cette fameuse ultime « bataille » qui apparaissait dans la brillante imagination de notre Haut Commandement, comme le meilleur moyen d'en finir avec cette guerre...

Convois toute la nuit ; évacuations des blessés vers l'Angleterre ; le clairon sonne sans discontinuer... »

*La mutinerie d'Étaples d'après Marguerite Lecat « Quand les laboureurs courtoisaient la terre »
et Vera Brittain « Testament of Youth »*

IX - Pour résister au désespoir : l'humour et la musique

Il fallait vivre et résister à la souffrance, loin des siens, de sa famille et de ses amis. Dans un quotidien si difficile, de nouvelles amitiés se créent. Elles se soudent autour du travail pour ceux qui sont à l'arrière, du quotidien des tranchées et des combats pour les autres. Pour eux, il y a des moments interminables à attendre le prochain combat. Les soldats inventent des chansons, se fabriquent des instruments de musique. En un temps où la radio n'existe pas, la pratique musicale traditionnelle est très répandue. L'humour, très caustique, est une constante : sans cela, le quotidien serait sans doute insupportable, et c'est un genre dans lequel les Anglais excellent.

Dans le spectacle on entend des chants et des musiques amérindiens, indiens, chinois, malgaches, ainsi que des chansons composées par des « poilus ». On entend aussi le fameux « Tipperary », qui est devenu l'hymne des « privées », les poilus britanniques.



Chansons (extraits du spectacle)

« Aux Eparges », Lucien Artus

C'est d'un sale coin que je t'écris
Mon très cher frère
Y'a tell'ment d'boue qu'j'en suis pourri
On m'croirait d'terre
J'ai d'la flotte par dessus les g'noux
J'en mèn' pas large
Et j'grelotte en songeant à vous
J'suis aux Éparges

Comme tranchée y'a rien de rien
Faut voir cett' vie
T'as pas idée d'ce sal' terrain
Moche en l'envie
On poireaut' dans des trous d'obus
Y'a guère de marge
Pour s'balader mon vieux salut
J'suis aux Éparges

Je crèv' de faim car y'a qu'la nuit
Qu'on ravitaille
On becte une fois puis c'est fini
Pour la mangeaille
Un seul repas un seul par jour
J'm'en mets une large
Et j't'assure ben qu'je pèse plus lourd
J'suis aux Éparges

J'me d'mande comment j'peux résister
A tant d'souffrance
La bête humaine est faut l'avouer
Plus forte qu'on n'pense
J'aim'rais mieux courir au péril
Dans une charge
Qu'd'être embourbé jusqu'au nombril
J'suis aux Éparges

Enfin mon vieux j'm'en fais pas trop
Ce s'rait ben bête
J'espère piger dans l'bas du dos
Une balle, quelle fête !
J'aurais du r'pos pour un moment
Tu parles d'une bombe
A moins qu'sans cercueil ni parents
J'aille à la tombe

Frangin j't'embrass' pour terminer
Ma triste lettre
Maint'nant cett' lutt' peut guèr' trainer
Bientôt peut-être
L'clairon d'la Victoir' va sonner
La dernière charge
En attendant qu'ce jour soit né
Je tiens aux Éparges

« Chanson des BMPP » (Bordels Militaires Pour Poilus) : De Gallodin et Telledrew

Une nouvelle... Quelle nouvelle ?
Sur le front vient d'circuler
Ce n'est qu'un bruit dans Poilu-ville
On ne peut plus rester tranquille
Des femelles, très très belles
Vont parait-il rappliquer !
Pour calmer les abstentions
D'nos cœurs en ébullition

Comme désignation première
Pour ces nouveaux, ces nouveaux « Bordels Militaires »
On mettra sur les lanternes :
« Pour Poilu l'amour gouverne ! »
On pourra de cette manière
Voir tous les con'... voir tous les con'... tous les confrères
Faire la queue les jours d'repos
Et ce n's'ra pas pour la peau !

Tipperary

It's a long way to Tipperary, it's a long way to go.
It's a long way to Tipperary, To the sweetest girl I know!
Goodbye Piccadilly, farewell Leicester Square!
It's a long long way to Tipperary, but my heart's right there.

PARTIE 2

X : St Omer et la Morinie dans la Grande Guerre

St-Omer, à mi-chemin entre le front et le littoral va être choisi par les Britanniques pour installer le Quartier Général de son armée (GHQ General Headquarters). Le général French s'y installe avec son Etat Major d'octobre 1914 à avril 1916. Durant la première phase de la guerre, l'armée anglaise ne compte que des soldats de métier (100 000), bien peu nombreux à côté des conscrits français mobilisables (3 800 000). Un effort considérable va être fait pour lever des troupes de volontaires (armée Kitchener) et ré-organiser l'armée face à cette situation, avant que la conscription ne devienne aussi obligatoire en Angleterre, ce qui permettra de mobiliser jusqu'à 4 millions d'hommes.

Les premières armées coloniales qui arrivent en France sont les divisions Lahore et Meerut, appartenant à l'armée des Indes : elles débarquent à Marseille en septembre 1914. Dans la nuit du 19 au 20 octobre, des milliers d'Indiens de la division Lahore arrivent dans les gares d'Arques et de Blendecques, puis installent leur cantonnement autour de Saint-Omer. Elles participeront en particulier à la meurtrière bataille de Neuve-Chapelle où se trouve un cimetière dédié.

Début 1916, le G1 French est remplacé par le G1 Douglas Haig et le GHQ est déplacé à Montreuil-sur-mer, plus éloigné du front et mieux protégé par ses antiques remparts. La région de St-Omer n'en reste pas moins un centre névralgique, plaque tournante des va-et-vient incessants entre le front et l'arrière, et continue à accueillir des services de l'armée : Royal Engineers, une vingtaine d'hôpitaux, des Aérodrômes (la Royal Air Force y est créée en avril 1918), des cantonnements, des zones d'entraînement pour l'artillerie et les lâchers de gaz... Le canal qui relie Arques à Calais, voit circuler un flot incessant de péniches, canal relié à un réseau non moins important de chemins de fer (au moment de la bataille d'Arras, ce sont 360 trains qui circulent chaque jour vers le front...)

On peut estimer que malgré le départ des hommes de 18 à 48 ans au front, la population a plus que quadruplé durant la guerre. Les premiers à être accueillis furent les Belges et les habitants du Nord, réfugiés fuyant l'invasion Allemande.



Arrivée des réfugiés Belges à St Omer (Fond pays d'art et d'histoire de la Morinie)



Voitures dans la cour du lycée St Bertin (Fond Antiquaires de la Morinie)



Le dépôt d'ambulances (IWM)



Usine Maxiloff, ouvrier chinois

Sources : quelques témoignages sur la région audomaroise :

Peu de temps après la guerre, il est demandé aux élèves de 1^{ère} du lycée de St Omer d'écrire un souvenir frappant qu'ils ont de la guerre. Voici un extrait du témoignage de l'un d'eux :

C'était en 1917 (...) le samedi de Pentecôte à Arques près de St-Omer. Ce petit bourg si tranquille pendant la paix était devenu depuis la guerre un centre important de ravitaillement anglais. (...) C'était chaque jour un défilé incessant de convois, de vivres, ou de munitions, d'autobus chargés de troupes anglaises la plupart du temps, qui montait vers la gloire ou vers... la mort !

Tous les soldats kaki, juchés sur les bâches, les marchepieds, partout, enfin où ils pouvaient se tenir, chantaient à cœur joie ces chansons d'outre-mer que tous les enfants du pays, « les piccaniny » comme ils les appelaient, les répètent maintenant. Puis c'était d'énormes tracteurs à chenilles, qui s'avançaient lentement en soufflant comme de monstrueux dragons et qui traînaient leurs canons formidables, prêts à cracher la mort. C'était aussi des régiments entiers qui défilaient, fifres et tambours en tête, avec leurs cornemuses dont j'ai encore maintenant le son nasillard dans les oreilles. Deux ou trois fois par jour, passaient des convois d'autos : ambulances s'avançant doucement et sans bruit, et dont la toile relevée de derrière laissait voir ou des blessés assis, ou alors des brancards sur lesquels vous pouviez distinguer un amas de couvertures d'où dépassaient des chaussures aux semelles ferrées. (...)

« Mon devoir de mémoire » Paul Raoult, collégien

Protégés par les épaisses murailles du lycée, nous vivions loin de la guerre et de ses rumeurs. C'est au hasard de nos promenades les jeudis et dimanches que nous découvrîmes une innovation de l'armée britannique : les Waacs, c'est-à-dire les femmes soldats du War Army Auxiliary Corps, bien vite rebaptisées les kaki-girls.

On les voyait au volant de camionnettes, coiffées d'une casquette souple boursouflée de chevelure laissant déborder des petites guiches affriolantes sur les oreilles - la mode des cheveux coupés chez les femmes ne devait sévir qu'après la guerre - et hors service, en promenade avec les Tommies, très smart dans leurs jupes et jaquettes kaki. Les plus grands parmi nous, se livraient à des commentaires grivois. Quant à moi je m'en référais au jugement de notre voisin de Saint-Floris, Jules Bécart : « Les Anglais ne font rien comme les autres ». Si, à son encontre, j'acceptais le kilt écossais, je n'aurais rien de bon de la présence des femmes dans l'armée.

(...)

Il y avait aussi un camp de prisonniers allemands, cerné de fil de fer barbelé à la sortie de Saint-Omer, sur la route de Saint-Martin-au-Laërt. Un jour où je ne sais plus pour quelle raison, quelques grands de seconde étaient avec nous pour la promenade nous rencontrâmes une colonne de prisonniers aux

capotes marquées des grandes initiales P. G. De l'arrière de nos rangs partit une voix qui n'était plus enfantine : « Schweinhund ! ». Repris par plusieurs qui en ignoraient le sens. Arrivé à notre hauteur, l'un des prisonniers se retourna et dans un français impeccable nous lança : « Nous ne sommes pas plus Schweinhund que vous. Ayez honte jeune Français, de nous insulter ! »

Il y eut un grand silence gêné dans nos rangs. Les Allemands n'étaient peut-être pas tous « de sales boches » ni tous « des barbares teutons »...

Témoignage du Curé de Longuenesse :

« Lors de la destruction d'Ypres, au début de la guerre, une foule de malheureux d'Ypres, de Pachendal et des environs s'étaient réfugiés dans des caves, dans des abris de fortune, ils vivaient de restes volés par ci par là, voire même de betteraves restées dans les champs. Transis de froid, frappés par la peur, pris de fièvre, ils seraient morts sur place. Les Anglais les recueillirent, envoyèrent les plus valides dans le centre de la France et amenèrent les plus malades à la Malassise. 78 moururent des suites de leurs privations et de la fièvre typhoïde. Un père Récollet, un flamand attaché à l'hôpital donnait aux malades les secours religieux et amenait les morts au cimetière de Longuenesse. »

Miss Josephine Pennell, VAD à la Croix Rouge, travaille avec les Fany de St Ormer, elle a 20 ans.

Extraits de lettres à ses parents janvier à avril 1918 :

Notre travail consiste à décharger les bateaux de la Croix-Rouge qui apportent les cas les plus graves du front et à les transporter dans les hôpitaux locaux. De là des trains hôpitaux les transportent plus loin.

(...)

Voici l'organisation générale pour les blessés : ils sont rapportés du front vers les Casualty Clearing Stations (CCS). Les blessures y sont pansées et les cas très urgents de chirurgie opérés. Ces stations sont généralement sous tente juste derrière les lignes.

De là ils seront transportés aussi rapidement que possible vers un hôpital stationnaire sur une ligne de communication, ou dans un hôpital général, un peu plus à l'arrière. Là, ils peuvent être opérés, et après un moment de convalescence ils sont renvoyés dans leurs unités, ou, s'ils ont dû subir une amputation, retournent en Angleterre. (...)

Un régiment a organisé une soirée dansante, ils nous ont invitées. Mais nous n'avons pas l'autorisation de danser en public. Mlle Thompson, la commandante des FANY, a réglé l'affaire en proposant que la soirée ait lieu dans notre propre secteur, et la moitié des hommes sont venus. Nous avons tout poussé, le poêle et les meubles, transporté le piano et quelques boissons et nous avons passé une très bonne soirée. Le lendemain, nous avons traîné nos pauvres jambes endolories toutes la journée ! (...)

Un train a été signalé qui partait des lignes. L'information arrive à notre service et nous faisons les derniers préparatifs. Les radiateurs sont prêts, les pneus gonflés à la bonne pression, les lampes allumées. Nous ne devons pas sortir tant que le train n'est pas arrivé. (...) Tout à coup les lumières du camp s'allument et les voitures répondent aux ordres des conducteurs, le long défilé commence dans la nuit, voiture derrière voiture, démarrent au signal donné par l'officier. (...) Le grand arc de lumière s'anime de nouveaux tandis que lentement le train-hôpital se met en position sur le quai. Alors ce n'est plus qu'agitation et travail. Les six premières ambulances chargent les blessés assis. On ouvre les portes, huit hommes grimpent par l'arrière de la voiture alors que l'un vient s'installer à côté de la conductrice, et la voiture avance. A l'entrée se tiennent les sergents avec chacun sa liste.

« Neuf assis ! » indique la conductrice. « A la station N°4 ! », répond le sergent et la voiture re-démarre.

Un peu plus loin la conductrice colle sa joue à la petite fenêtre et passe un paquet de cigarettes, en en gardant une pour elle et son compagnon à l'avant. Une fois allumée, elle s'accroche au volant et esquivé au mieux les pires ornières, tourne sur le pont-canal longe le quai par la rue Édouard Devaux. (...)

De retour à la station, on s'occupe maintenant de 4 blessés en brancards. Parfois ce ne sont que de simples figures emmaillotées dans des bandages, de véritables momies. Il s'agit probablement d'un grand brûlé, on le dépose délicatement, les jambes attachées au montant de la civière. Une ordonnance grimpe derrière lui et lui donne des petites gouttes de brandy. Pas d'autres sédatifs. (...)

Nous sommes débordées en ce moment. Nous avons été en conduite de manière si constante que nous n'avons pu prendre qu'un repas rapide, sandwiches et chocolat (...) tendu par les cuisiniers sans que nous ayons besoin de descendre de voiture. J'étais si fatigué la seconde nuit que je me suis endormie en conduisant la voiture en rentrant à la station. Je me suis réveillée quand mon front a heurté le volant, ni et cela est encore arrivé avant mon retour.(...)

Nombre d'entre nous étaient couchées quand les sirènes ont commencé à hurler. Nous sommes sorties du lit en traînant des pieds vers cette tranchée-abri tellement détestée... les lacets traînant derrière nos chaussures.

Rapidement l'artillerie antiaérienne commence à donner de la voix, et ceux qui étaient debout près de l'entrée pouvait voir les vagues des projecteurs à la recherche de l'agresseur, on leur donna l'ordre de rentrer. De temps en temps, par intervalles, on entendait le terrible « terrumm-terrumm » des bombes lancées par les taubes allemandes qui semblaient tomber droit sur nos têtes. (...)

Une énorme explosion fait trembler la terre sur le sol, puis une autre, puis une autre.

« Ils ont eu la ville » dit quelqu'un. Une voix depuis l'entrée déclare qu'ils se sont fait prendre sur le canal. (...)

A ce moment là le téléphone sonne :

« Ambulances attendues à la station ! »

« Combien ? »

« Six pour commencer. » (...)

Après un tournant, une conductrice sentit qu'elle avait roulé sur quelque chose sur la route. Elle est descendue et a trouvé le corps de quelqu'un gisant sous la voiture. Elle fut prise d'un terrible nausée et fit signe nerveusement à un homme qui était là pour l'aider à dégager le corps.

« Ne vous inquiétez pas Mademoiselle, c'est un obus qui lui a explosé à la figure. » Elle s'est détournée alors qu'on jetait sans ménagement le corps d'un travailleur chinois dans le fossé.(...)

A 9 h les voitures étaient de nouveau en action pour chercher les blessés et les morts. Les corps devaient être transportés dans les mortuaires et les civils à l'Hôpital Français. (...). Un orphelin passait de bras en bras. Personne ne connaissait son nom. Il n'avait sur lui qu'un petit maillot taché de sang qui n'était pas le sien. Il pleurait lamentablement dans les bras d'une femme aux yeux hagards qui ne lui portait aucune attention.

Me voila envoyée pour aller chercher deux cadavres depuis un hôpital militaire jusqu'à un mortuaire civile. Je les ai pris avec moi et avec une jeune ordonnance. On me dirige jusqu'à un hospice de vieillards dans la ville. On m'oriente vers une porte cochère où des vieillards sont assis sur un banc, prenant le soleil sous une tonnelle devant un mur blanc délavé. Une double porte ouvrait sur une salle carrelée qui elle-même donnait à droite par une grande porte sur une salle transformée en mortuaire temporaire. L'ordonnance a cherché quelqu'un pour l'aider mais n'a trouvé personne. J'ai dû l'aider à transporter les civières. La pièce était pleine de figures couvertes d'un tissu... Il n'y avait pas assez de fossoyeurs pour enterrer les morts, et ajouter à cela le temps si chaud... Nous prenons une grande respiration avant d'entrer, mais il était impossible de ne pas reprendre sa respiration avant d'aller chercher une autre civière et revenir dans la salle. Cela demandait bien plus de courage que d'être à l'étranger au milieu d'un champ de bataille. Nous déposons les corps et nous précipitons à l'extérieur...

Témoignage George Henguelle (région de Fauquemberg)

L'arrivée chez nous de ces Chinois n'a pas été des sans marquer notre enfance. On se les représentait en mandarins : les yeux bridés, tresses et cheveux sur la nuque, en robes de soie, un bonnet noir sur la tête, chaussures pointues, bref, tel que notre imagination les voyait d'après les images de marque de certaines bobines de fil...

Un élève de notre école affirmait en avoir vu la veille circuler dans les parages, à telle enseigne que notre curiosité fut prodigieusement excitée : elle allait être bien satisfaite mais nous allions la payer d'un invraisemblable façon.

À la récréation suivante, l'un d'entre nous s'écria : « Des Chinois ! »

En quelques enjambées nous étions en bordure de la rue, les mains en poche, les yeux écarquillés et braqués sur les habitants du Céleste Empire égarés en terre d'Artois.

Par plaisanterie sans doute, l'un d'eux se détachant vers nous pinça amicalement l'oreille du premier à sa portée. Celui-ci, terrorisé se mit à hurler : ce fut la panique ; les jambes au cou, nous sommes entrés dans l'école dans un rush impressionnant suivi du maître, furieux de notre escapade. Pendant qu'il nous sermonnait, une face lunaire apparut à la fenêtre de l'école... Des cris de terreur s'élevèrent dans la classe, tout le monde se retrouva dans le jardin... Les petits se blottirent sous les groseilliers comme des poussins sous le piqué de l'épervier, les plus agiles sautèrent au-dessus de la haie, de sorte qu'un groupe se retrouva à l'estaminet de la place, et qu'un autre dont je faisais partie, échoua au presbytère.

Stupéfait, notre bon curé n'a jamais compris cette irruption intempestive, encore moins le récit de notre aventure que nous lui faisons hoquetant de peur. Quelques temps après on entendit les coups de sifflet du maître qui, comme un berger désespéré, essayait de rameuter son troupeau égaré. Les voisins racontèrent par la suite qu'ils n'ont jamais vu de visages aussi hilares que ceux de nos Chinois qui n'en revenaient pas d'avoir si bien joué leur numéro de cirque !

Il n'empêche que le soir, je n'en menais pas large d'avoir à effectuer seul le chemin du retour, distant de 4 km. Il faut ajouter qu'on s'habitua rapidement au voisinage de ces étrangers. Comme de grands enfants, ils s'amenaient en groupes, visitant avec un certain sans-gêne la maison, la ferme, les dépendances, puis ils demandaient des victuailles qu'ils payaient d'ailleurs très bien. Cette invasion des Célestes disparus avec la fonte des neiges... *(Ils avaient été amenés dans le secteur pour dégager les routes enneigées de l'hiver 1917)*